

Marie-Sabine Roger

Du même auteur

Attention Fragiles, Éditions du Seuil, 2000

Le ciel est immense, Le Relié, 2002

Une poignée d'argile, Éditions Thierry Magnier, 2003

La théorie du chien perché, Éditions Thierry Magnier, 2003

Le quatrième soupirail, Éditions Thierry Magnier, 2004

Un simple viol, Éditions Grasset, 2004

Les encombrants, Éditions Thierry Magnier, 2007

Et tu te soumettras à la loi de ton père, Éditions Thierry Magnier, 2008

La tête en friche

Couverture : Frank Secka et Christophe Paquet

Photo : © Quentin Bertoux/Agence VU

© Éditions du Rouergue, 2008
Parc Saint-Joseph – BP 3522 – 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 – Fax : 05 65 77 73 71
www.lerouergue.com

l
a
b
r
u
n
e
aux ÉDITIONS du ROUERGUE

J'ai décidé d'adopter Margueritte. Elle va bientôt fêter ses quatre-vingt-six ans, il valait mieux pas trop attendre. Les vieux ont tendance à mourir.

Comme ça, s'il lui arrive un truc, je sais pas – tomber par terre dans la rue, ou se faire gauler son sac – je serai là. Je pourrai arriver tout de suite et pousser les gens du milieu, leur dire :

– Ok ! C'est bon, tirez-vous, maintenant ! Je m'en charge : c'est ma grand-mère.

Ce n'est pas écrit sur sa tête qu'elle est seulement adoptée.

Je pourrai lui acheter son journal, ses bonbons à la menthe. M'asseoir près d'elle dans le parc, aller la voir aux Peupliers, le dimanche. Et rester pour manger avec elle à midi, si je veux.

Bien sûr, avant aussi, j'aurais pu, mais je me serais senti en visite. Maintenant, ce sera par plaisir, et aussi par devoir. C'est ça qui est nouveau : les obligations familiales. C'est un truc qui va bien me plaire, je le sens.

Ça me change la vie, de l'avoir rencontrée, Margueritte. Avoir quelqu'un à qui penser avec plaisir, quand je suis seul – quelqu'un d'autre que moi, je veux dire – ça fait drôle. J'en ai pas l'habitude. Je n'avais jamais eu de famille avant elle.

Enfin, je me comprends. J'ai une mère, pas le choix. Seulement, elle et moi, mis à part d'avoir été imbriqués l'un dans l'autre neuf mois, on n'a pas partagé grand-chose, sauf le pire. Pour le meilleur, j'en ai pas souvenir. J'ai un père, aussi, forcément. Mais j'en ai pas profité bien longtemps, il a fait son affaire à ma mère, et basta. Ceci dit, ça m'a pas empêché de grandir, plutôt mieux que les autres en moyenne : cent dix kilos de muscles et pas un poil de graisse, un mètre quatre-vingt-neuf sous la toise, le reste à l'avenant. Si mes parents m'avaient voulu, j'aurais sûrement fait leur fierté. Pas de chance.

Ce qui est nouveau pour moi, également, c'est qu'avant Margueritte je n'avais pas encore aimé quelqu'un. Je ne vous parle pas des choses sexuelles, je vous parle de sentiments sans qu'on aille au plumard après. Tendresse et affection, et confiance. Et tout ça. Des mots que j'ai encore un peu de mal à prononcer, vu qu'on ne me les avait jamais dits de plain-pied, avant que Margueritte en parle. Des sentiments très convenables et purs.

Je tiens à préciser, parce qu'ici j'en connais qui seraient largement assez cons pour me dire, Alors Germain, tu dragues les mamies ? Tu te farcis le troisième âge ?

Ça ne me gênerait pas de leur mettre un pain, à ceux-là.

Domage que je n'ai pas connu Margueritte quand j'en avais vraiment l'usage, à l'époque où j'étais minot, quand je

passais mon temps à essayer toutes les conneries qu'on peut faire.

Mais il ne faut jamais rien regretter, dans la vie : ce qui est passé doit rester en arrière.

Je me suis fait tout seul, et alors ? Même si ce n'est pas bâti dans les normes, ça tient.

Margueritte, elle se tasse, par contre. Elle se tient de guingois, pliée sur ses genoux. Va falloir que j'en prenne soin, si je veux vraiment qu'elle me dure. Elle a beau faire sa maligne, elle est fragile. Elle a des petits os de piaf, je pourrais les casser entre deux doigts, facile. Je dis ça comme ça, c'est pour dire. Bien sûr, je ne le ferai pas. Casser les os de sa grand-mère, faudrait être taré ! C'est seulement pour montrer comme elle est délicate. Elle me fait penser aux petits animaux en verre filé qu'ils vendent chez Granjean, à la papeterie. Une biche, surtout, dans la vitrine. Elle est minuscule, avec des pattes fines, fines ! Pas plus épaisses que des cils. Margueritte, elle est comme ça. Quand je passe devant cette biche, je l'achèterais bien. Trois euros qu'est-ce que c'est ? Seulement je sais que dans ma poche elle se pèterait tout de suite. Et puis où est-ce que je la mettrais ? Chez moi, ce n'est pas très fourni en étagères, pour poser la décoration. C'est petit, une caravane.

Pour Margueritte non plus, je n'avais pas de place, au début. À l'intérieur de moi, je veux dire. Lorsque j'ai commencé à m'attacher, j'ai bien senti que je devrais me faire de l'espace, rien que pour elle, et pour mes sentiments. Parce que l'aimer, ça me venait en plus du reste – tout ce que j'avais déjà dans le crâne – et je n'avais pas prévu ça. Alors j'ai fait mes rangements. Du coup, je me suis rendu compte que je n'avais pas grand-chose à garder d'important. Je

m'encombrais de tout un tas de bordel imbécile. Les jeux à la télé, les blagues à la radio, les discussions avec Jojo Zekouc au café restau Chez Francine. La belote en 5 000 avec Marco, Julien et Landremont. Et puis les soirs où j'allais voir Annette, pour lui tirer ma crampe avec des mots d'amour. Mais ça, c'est bon pour la tête au contraire : on ne peut pas penser, avec les burnes pleines. Pas de façon correcte et profonde, en tout cas.

Annette, j'en parlerai une autre fois. C'est plus pareil, entre elle et moi.

La première fois que j'ai vu Margueritte, elle était sur ce banc, là-bas. Sous le gros tilleul, à côté du bassin. Il devait être dans les trois heures de l'après-midi, avec un beau soleil, un temps trop doux pour la saison. C'est pas bon pour les arbres : ça bourgeonne à tout va et si ça prend un coup de gel, les fleurs coulent et les fruits sont rares.

Elle était habillée pareil que d'habitude. Évidemment, ce jour-là, je ne pouvais pas le savoir, qu'elle s'habillait toujours comme ça. Les façons de faire des autres, on les connaît seulement quand on connaît les gens. La première fois, on ne peut pas prévoir ce qui va suivre. On ne sait pas si on s'aimera, si on se souviendra du premier jour, plus tard. Si on en arrivera à s'insulter, ou à se foutre sur la gueule. Ou si on deviendra des potes. Et tous les *ou* et tous les *si* qui vont avec. Et les *peut-être*.

Les *peut-être*, c'est ça, le pire.

Margueritte était là, assise sans rien faire, les yeux dans le vague. Bien en face de la pelouse, au bout de l'allée principale. Elle portait une robe imprimée, avec des fleurs grises et violettes de la couleur de ses cheveux, un gilet gris tout boutonné, et puis des bas et des chaussures sombres. Près d'elle, il y avait un sac noir.

Je me suis dit qu'elle n'était pas prudente. Un sac posé comme ça, je le vole comme je veux. Quand je dis *je*, ce n'est pas de moi que je parle. *Je*, c'est mis pour : *les gens*. Les racailles, en tout cas. Surtout qu'une petite vieille, c'est facile à semer à la course. Tu la pousses du plat de la main, d'un coup sec, ça suffit : elle tombe avec un petit cri, elle se fait un col du fémur, et puis elle reste allongée presque morte et toi – pas vous ni moi, bien sûr : les racailles – tu peux te tailler bien tranquille, d'ailleurs c'est fait, tu es déjà loin. Ne me demandez pas d'où je peux tenir ça. Enfin bon, elle n'était pas prudente.

J'aurais très bien pu ne pas venir au parc, ce lundi où je l'ai connue. J'aurais pu être occupé, ne pas avoir une minute libre. Qu'est-ce que vous vous imaginez ? Certains jours, j'ai des choses à faire : mesurer entre mes mains le tronc des jeunes pins plantés au bord de la rocade, pour surveiller la déforestation (la moitié d'entre eux va crever, j'en suis sûr, c'est pour ça que je vérifie. D'ailleurs, c'est pas étonnant, que ça crève, quand on voit comment ils s'y sont pris, ceux des espaces verts, à la mairie !). M'entraîner à courir le plus longtemps possible, à tirer les canettes au pistolet à plomb, devant la caravane. C'est pour le souffle et les réflexes, si un jour je devais m'échapper d'un attentat, ou sauver des gens, faut prévoir. Et un tas d'autres choses, aussi. D'autres choses très différentes. Par exemple, je

sculpte des morceaux de bois avec mon Opinel. Je fais des animaux, des petits personnages. Des gens que je vois dans la rue, des chats, des chiens, n'importe qui.

Ou bien je vais au parc, pour compter les pigeons.

En passant, j'en profite pour écrire mon nom en lettres majuscules, sur la plaque de marbre au-dessous du soldat du monument aux morts. Bien sûr, à chaque fois, quelqu'un de la mairie l'enlève et puis m'engueule, Germain, arrête un peu tes conneries, y en a marre, tu nettoieras, au prochain coup !

Pourtant ce sont des feutres indélébiles – *qui ne peut s'effacer / voir : ineffaçable* – je les ai payés assez cher. D'ailleurs je vais aller leur dire, à la papeterie, que c'est du foutage de gueule. C'était marqué « toutes surfaces », c'est du vol. Le marbre, c'est une surface – que je sache, comme dirait Margueritte qui parle toujours bien.

En tout cas, dès que mon nom est effacé, je n'ai plus qu'à recommencer. C'est pas grave, je suis patient. Il restera peut-être, à force.

En plus je ne vois vraiment pas qui ça gêne, que je mette mon nom : je l'écris tout en bas. Même pas dans l'ordre alphabétique alors que je pourrais avoir des exigences, parce que Chazes, ce n'est pas à la fin, loin de là. Je pourrais me placer cinquième, dans leur liste !

Entre Pierre Boisverte et Ernest Combereau.

Un jour, je l'ai dit à Jacques Devallée, qui est secrétaire à la mairie. Il a hoché la tête, il a répondu que je n'avais pas tort sur le fond, et que les listes de noms sont effectivement conçues pour écrire des noms dessus !

– Toutefois, il a ajouté, toutefois il y a un détail dont il faut tenir compte...

– Ah oui, et lequel ? j’ai fait, comme ça.

– Eh bien, si tu regardes avec un peu plus d’attention, tu remarqueras que tous ceux dont le nom est gravé au bas du monument aux morts ont un point commun : ils sont morts.

– Ah bon ! j’ai fait. Ah bon, c’est comme ça ! Alors pour y avoir droit, il faut avoir passé l’arme à gauche, c’est ça ?

– C’est un peu dans cet esprit-là, en effet..., il a fait.

Il avait beau prendre son air supérieur, je lui ai dit que quand je serai mort, ils seront bien obligés de m’y graver aussi, sur leur putain de liste.

– Pourquoi donc ?

– Parce ce que je vais faire un papier pour le notaire. Je vais lui demander que ce soit dans mon testament. Les dernières volontés d’un défunt, ça se respecte.

– Pas forcément, Germain. Pas forcément...

N’empêche, je sais ce que je dis. J’y ai pensé, en rentrant chez moi : à ma mort (quand voudra le Seigneur, et Son heure sera la mienne), je veux qu’on l’écrive, mon nom. À la cinquième place. La cinquième en partant du haut, puisque c’est ça, et pas d’arnaque ! Ils se débrouilleront comme ils voudront, ces cons, à la mairie. Un testament, c’est un testament et puis c’est tout ! Oui, je me suis dit, je vais le faire, ce papier. Et je demanderai que ce soit Devallée qui me grave lui-même, rien que pour l’emmerder. J’irai voir chez maître Olivier, pour qu’on parle de ça ensemble. C’est un notaire, il saura bien quoi faire, non ?

Toujours est-il que ce lundi – où j’ai rencontré Margueritte – je ne pensais pas au monument aux morts, j’avais d’autres projets. J’avais décidé d’aller m’acheter des semences et puis de passer par le parc en rentrant, pour compter les pigeons. C’est plus compliqué que ça n’en a l’air : on a beau s’approcher doucement, et rester immobile tout le temps qu’on les compte, rien à faire, il faut toujours qu’ils volent, qu’ils s’énervent. Ils font un peu chier, ces pigeons.

Si ça continue, je ne compterai plus que les cygnes. D’abord ça bouge moins, et puis c’est plus facile : ils sont trois.

Donc, Margueritte était assise sur ce banc, sous le tilleul, devant la pelouse. Quand j’ai vu cette petite vieille qui était du genre à leur jeter du pain pour les faire venir, ça m’a démotivé. Encore une journée foutue, j’ai pensé. Mon comptage d’oiseaux, je pourrais le remettre à demain. Ou à tout autre jour fixé par le Seigneur, à Son aise.

Compter les pigeons ça demande d'être tranquille, alors, si quelqu'un vient les agacer, autant laisser tomber tout de suite ! Ils sont sensibles aux regards, ces oiseaux. À un point, c'en est pas croyable ! Prétentieux, même, on pourrait dire. À peine on s'y intéresse, aussitôt ça sautille, ça vole un peu partout, ça gonfle le jabot...

Et puis non. Comme quoi, on se trompe. Sur les gens, le Seigneur, les vieilles et les pigeons.

Les piafs ne lui ont pas fait leur cinéma. Ils sont restés groupés, bien sages. Elle ne leur a pas jeté de miettes de biscotte en bêlant des *peetits-petits-petits* !

Elle ne m'a pas dévisagé du coin de l'œil, comme font les gens quand je compte.

Elle est restée très immobile. Mais juste au moment où j'allais repartir, elle a dit :

– Dix-neuf.

Comme j'étais à quelques mètres, je l'ai bien entendue. J'ai fait :

– C'est à moi que vous parlez ?

– Je vous disais qu'il y en a dix-neuf. Ce petit, avec une plume noire au bout de l'aile, vous le voyez ? Eh bien, c'est un nouveau, figurez-vous. Il n'est là que depuis samedi.

J'ai trouvé ça plutôt fort : j'avais trouvé le même nombre qu'elle.

J'ai demandé :

– Vous comptez les pigeons, vous aussi ?

Elle a porté la main à son oreille, elle a dit :

– Comment dites-vous ?

J'ai gueulé :

– Vous-comp-tez-les-oi-seaux-vous-aus-si ?...

– Bien sûr, jeune homme : je les compte. Mais c'est inutile

de crier, savez-vous ? Il suffit de me parler lentement, en articulant bien... Enfin, assez fort malgré tout, si cela ne vous ennuie pas !...

De m'entendre appeler « jeune homme », ça m'a fait rigoler. Quoique, en y réfléchissant, ce n'était pas si con. On peut me trouver jeune ou vieux, c'est selon. Tout dépend de celui qui me parle. C'est normal : tout est relatif – *qui n'est tel que par rapport à une autre chose*.

Pour une aussi vieille personne, j'étais jeune, c'est certain, en plus que ça soit relatif.

Quand je me suis assis à côté d'elle, j'ai vu que c'était vraiment une toute petite grand-mère. On dit parfois des expressions comme « haute comme trois pommes », sans y penser. Mais dans son cas, ce n'était pas exagéré : ses pieds ne touchaient pas par terre. Alors que moi je suis toujours obligé d'allonger mes grandes cannes, loin devant.

Je lui ai demandé, poliment :

– Vous venez souvent ici ?

Elle a souri :

– Presque tous les jours que le Bon Dieu fait...

– Vous êtes bonne sœur ? j'ai dit.

Elle a secoué la tête, d'un air étonné.

– Religieuse, vous voulez dire ? Seigneur non ! Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

– Je sais pas. Vous avez parlé du Bon Dieu, alors... Ça m'est venu, comme ça.

Je me suis senti un peu con. Mais « bonne sœur », ce n'est pas une insulte. Enfin, pour quelqu'un d'aussi vieux, en tout cas. De toute façon, elle n'a pas eu l'air vexée.

J'ai remarqué :

– C'est marrant, je ne vous avais jamais vue !